

Villes et Pays d'art et d'histoire
Lens-Liévin

laissez-vous **Conter**
la nécropole nationale de
Notre-Dame-de-Lorette

Ablain-Saint-Nazaire
Souchez

NORD
PAS DE CALAIS

CHEMINS
DE MÉMOIRE
14-18





La chapelle Notre-Dame-de-Lorette avant 1914 d'après une eau-forte d'Arthur Mayeur.

Édito du Président de la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin

Située sur la commune d'Ablain-Saint-Nazaire et dominant le territoire de la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin, la nécropole de Notre-Dame-de-Lorette constitue un lieu éminemment symbolique de la Grande Guerre en Artois. Position stratégique du front pendant quatre ans, théâtre de combats meurtriers, la colline de Lorette est choisie dès la fin du conflit pour y ériger une nécropole militaire, qui devient la plus grande du territoire français. La reconnaissance vouée aux soldats morts au combat est parachevée par la construction d'une chapelle et d'une tour-lanterne au sein du cimetière. À l'heure du centenaire de la Grande Guerre, le site est mis à l'honneur grâce à la mobilisation de l'État, du Conseil Régional du Nord - Pas de Calais, du Conseil départemental du Pas-de-Calais et de la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin. En plus de l'aménagement des abords du site, deux projets d'envergure se concrétisent : le Mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette face à la nécropole et Lens'14-18 – Centre d'Histoire Guerre et Paix à Souchez. Ces initiatives traduisent la volonté des pouvoirs publics de contribuer au travail de mémoire, notamment pour les jeunes générations, mais aussi de renforcer l'attractivité du territoire en matière de tourisme de mémoire à l'échelle nationale et internationale.

Sylvain Robert

Président de la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin
Maire de Lens



Carte simplifiée de l'évolution du front en Artois au cours de l'année 1915

-  Relief
-  Zone occupée par l'armée allemande
-  Zone reprise par l'armée française lors de l'attaque de mai 1915
-  Zone reprise par les armées française et britannique lors de l'attaque de septembre 1915



3 août 1914

Déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

Septembre – octobre 1914

Course à la mer.
Lens est occupée dès le 4 octobre.

Hiver 1914

Première bataille d'Artois.

9 mai 1915

Lancement de la Deuxième bataille d'Artois.
Reprise du plateau de Notre-Dame-de-Lorette par l'armée française.

25 septembre 1915

Lancement de la Troisième bataille d'Artois.
Bataille de diversion à Loos-en-Gohelle par l'armée britannique.

1916

L'armée française quitte le front d'Artois pour se concentrer sur la zone de front des départements de l'Est de la France. L'armée britannique se voit confier la gestion du front Nord - Pas de Calais.

Mars – avril 1917

Les Allemands évacuent massivement les civils encore présents sur le territoire vers la Belgique.

9 avril – 15 mai 1917

Bataille d'Arras.
Prise de la crête de Vimy par les Canadiens.

10-12 octobre 1918

Libération du secteur de Lens-Liévin.



Ablain-Saint-Nazaire et le plateau de Notre-Dame-de-Lorette avant 1914.



Les ruines de l'hôtel de ville et du beffroi d'Arras à la fin de l'année 1915.

Dans la conscience collective, la guerre 1914-1918 est souvent associée aux sites du Chemin des Dames (Aisne) ou de Verdun (Meuse). Les batailles d'Artois sont généralement moins connues. Pourtant, le front entre Lens et Arras a représenté un enjeu stratégique pour le commandement français d'abord, britannique ensuite, et les combats qui s'y sont déroulés n'ont pas été moins meurtriers que dans d'autres départements. En témoigne le surnom donné à la colline de Lorette par les soldats tant côté français que côté allemand, « la colline aux 100000 morts » ou « *Totenhügel* » (= la colline de la mort).

La course à la mer

Au début du conflit, l'armée allemande applique son plan de bataille connu sous le nom de « plan Schlieffen » et traverse la Belgique neutre avec l'objectif de foncer vers la capitale française. La victoire des Français lors de la bataille de la Marne en septembre 1914 permet de sauver Paris et amorce l'épisode appelé « course à la mer ». Durant cette période, l'armée allemande et les forces armées françaises et britanniques tentent de se déborder réciproquement par des mouvements d'encercllement vers le nord. Les troupes ennemies s'affrontent alors en remontant progressivement vers la Belgique et la Mer du Nord à travers l'Oise, la Somme et le Pas-de-Calais

où la ville d'Arras constitue un point de tension.

La prise du plateau de Lorette

Dans la nuit du 4 au 5 octobre 1914, les troupes de la 6^e armée allemande pénètrent dans Lens et prennent pied sur le plateau de Lorette. Cette position est d'autant plus facile à emporter que les Français ont laissé une brèche s'ouvrir entre Carency et Grenay. Les Allemands sont aux portes d'Arras. Les Français mènent des combats acharnés pour défendre la ville qui croule sous les obus. Face à la résistance française, les Allemands finissent par renoncer et se replient sur les hauteurs des collines d'Artois. Commence alors la guerre de position. Au cours des mois d'octobre et novembre 1914, Français et

Allemands s'affrontent dans une série d'attaques et de contre-attaques visant à « grignoter » les positions adverses. Les premières tranchées sont encore rudimentaires, mais les troupes allemandes, mieux équipées que les troupes françaises, aménagent rapidement de puissantes lignes de défense. Le front se fixe alors selon un axe nord-sud englobant la colline de Lorette et la crête de Vimy, toutes deux occupées par les Allemands. À ce stade, ces points d'ancrage constituent le principal objectif que le commandement français s'emploie à conquérir avec obstination en lançant de grandes offensives successives entre octobre 1914 et octobre 1915. Appelées « les batailles d'Artois », ces affrontements s'avèrent particulièrement meurtriers.



Mise en scène d'un assaut de soldats français à Notre-Dame-de-Lorette.



Notre-Dame-de-Lorette et Ablain-Saint-Nazaire pendant le bombardement. Aquarelle de François Flameng, mai 1915.

La première bataille d'Artois

Le 17 décembre 1914, une opération est déclenchée à l'initiative du général Joffre, Commandant en chef de l'armée française, qui souhaite reprendre la guerre de mouvement sur tout le front occidental. La 10^e armée du général de Maud'huy passe à l'attaque sur le plateau de Lorette et dans le village de Carency, sans succès. Accablés par les conditions particulièrement rigoureuses de l'hiver, les soldats se battent contre le feu ennemi mais aussi contre le froid, la pluie, la neige et surtout la boue, argileuse et collante, qui piège les morts comme les vivants. La fin de l'hiver est mise à profit par les deux armées pour conforter et organiser leurs positions malgré la poursuite des combats.

Le début de l'année 1915 est marqué par la guerre des mines que se livrent les belligérants, dans le secteur de Carency notamment. Cette technique, responsable de nombreuses pertes, consiste à détruire les tranchées adverses en creusant des galeries souterraines pour y déposer des charges explosives.

Le plateau de Lorette, une topographie déterminante

La colline de Notre-Dame-de-Lorette correspond à l'extrémité est des collines d'Artois. Culminant à 165 m d'altitude, elle est dotée d'une pente douce crayeuse sur son versant nord-est et



d'une série d'éperons aux pentes abruptes au sud. Au pied de cette colline s'étirent les vallons creusés par les cours d'eaux du Saint-Nazaire et du Carency. Cette position dominante offre une vue exceptionnelle sur les alentours : vers le bassin minier au nord jusqu'à Lille et aux monts

de Flandres par temps clair, vers les bois de Givenchy-en-Gohelle et la crête de Vimy à l'est et vers les tours de l'ancienne abbaye du Mont-Saint-Eloi et la route d'Arras au sud-est. La colline de Notre-Dame-de-Lorette constitue donc un promontoire stratégique pour celui qui en est maître.

Carte de l'organisation de l'armée française lors de l'offensive de mai 1915

Position du 21^e corps d'armée français

Position du 33^e corps d'armée français



La deuxième bataille d'Artois

Au début du printemps 1915, le général Joffre décide de lancer une nouvelle offensive d'envergure pour le mois de mai. Il faut à tout prix reprendre le plateau de Lorette et la crête de Vimy afin d'ouvrir la voie vers le Nord et la frontière belge. En prévision de cette attaque, les Français effectuent un travail considérable pour renforcer leurs tranchées : mise en place de différentes lignes de combats parallèles reliées par de nombreux boyaux, installation de postes de commandement, de postes de secours, stockage de munitions, matériel divers, eau, vivres, création d'un réseau téléphonique enterré... Une reconnaissance minutieuse du terrain est effectuée grâce

aux photographies aériennes. Une semaine avant l'assaut, des tirs nourris de 1 125 canons pilonnent les lignes allemandes. L'attaque est déclenchée le 9 mai sur un front de près de 20 km. À 6 heures du matin, l'artillerie française entre en action. À 10 heures, l'infanterie donne l'assaut. Le 33^e corps d'armée (CA)* commandé par le général Pétain, la division marocaine et les légionnaires attaquent dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast et font une percée remarquable vers la crête de Vimy qui ne peut cependant être confortée faute de renforts. Au niveau du plateau de Lorette, les soldats du 21^e corps d'armée commandé par le général Maistre viennent buter sur

les lignes allemandes défendues par un redoutable « fortin ». Les soldats se battent au corps à corps, à la grenade et à la baïonnette. Après des affrontements acharnés, le plateau de Lorette est repris le 12 mai de même que le village de Carency et une partie du village d'Ablain-Saint-Nazaire. Les Allemands sont repoussés sur les pentes sud-est de la colline dont les Français s'emparent le 22 mai. Le village d'Ablain-Saint-Nazaire est totalement repris les 28-29 mai après une lutte intense, notamment au niveau du cimetière de la commune. Progressivement, les troupes s'épuisent et les combats s'enlisent à hauteur de Souchez. Le général Foch, commandant

du groupe d'armées du Nord, décide finalement de stopper l'offensive le 24 juin face à la résistance allemande. À l'heure du bilan, la réalité frappe les esprits. Du 9 mai au 25 juin, pour reconquérir 20 km², 104 000 soldats français sont tués, portés disparus, blessés ou faits prisonniers. Côté allemand, les positions sur la crête de Vimy sont sauvegardées mais au prix de lourdes pertes avec 75 000 hommes tués, blessés ou prisonniers.



Le parc du château du Carieul à Souchez à la fin de l'année 1915.



Des soldats français dans les maisons en ruines à Ablain-Saint-Nazaire.

La troisième bataille d'Artois

L'été 1915 s'écoule sans que le front n'évolue mais les armées se livrent une lutte constante d'artillerie à grands renforts de mortiers, surnommés « crapouillots » par les soldats français, et « *Minenwerfer* » côté allemand. En septembre 1915, l'État-major français souhaite à nouveau lancer une importante attaque simultanée en Champagne et en Artois. Après les efforts fournis en mai, il faut définitivement percer le « verrou » de Souchez, qui commande le principal accès vers Lens, et prendre pied sur la crête de Vimy. La 10^e armée française est une nouvelle fois mobilisée. Elle reçoit parallèlement le soutien des forces britanniques dans le secteur de Loos-en-Gohelle.

L'assaut est donné le 25 septembre. Le 21^e corps et le 33^e corps s'élancent vers Souchez. L'avancée des soldats est contrariée par la présence de marécages et d'obus asphyxiants lancés par les batteries allemandes depuis Angres et Liévin. Dans le cimetière de Souchez, une lutte acharnée se livre sous les grenades. Au final, les troupes françaises reprennent les villages de Givenchy et de Souchez (26 septembre) et atteignent la cote 119 de la crête de Vimy. Celle-ci reste cependant aux mains des Allemands et n'est reprise qu'en avril 1917 par les Canadiens lors de la bataille d'Arras.

La chanson de Craonne

Refrain :
Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes
C'est bien fini, c'est
pour toujours
De cette guerre infâme
C'est à Craonne,
sur le plateau
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes
tous condamnés
Nous sommes les sacrifiés

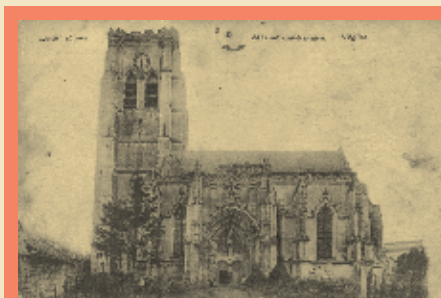
La chanson de Craonne (du nom du village de Craonne dans l'Aisne), notamment connue pour avoir été entonnée par les soldats français lors des mutineries consécutives à l'offensive du Chemin des Dames en 1917, trouve son

origine sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette et disait alors : *C'est à Lorette, sur le plateau...* Créée par un anonyme et transmise oralement, il en existe en réalité plusieurs variantes. Cette chanson a fait l'objet d'une censure pendant la guerre à cause de son caractère contestataire et antimilitariste. Les paroles sont publiées pour la première fois en 1919 par Raymond Lefebvre puis par Paul Vaillant-Couturier. La mélodie s'inspire de l'air d'une chanson bien plus légère « *Bonsoir M'amour* », créée par Karl Ditan sur des paroles de Raoul Le Peltier et une musique d'Adelmar Sablon.

Les villages au cœur des combats

Les villages situés aux abords de Notre-Dame-de-Lorette, tels qu'Ablain-Saint-Nazaire, Carency ou Souchez, sont touchés de plein fouet par le conflit. Dans ce secteur, la population qui n'a pas fui au moment de l'invasion en août 1914 est évacuée par les Allemands au début de l'année 1915. Ces derniers investissent les habitations et réalisent d'importants travaux : les maisons sont reliées les unes aux autres par des boyaux souterrains ou par des tranchées. Les caves sont étayées et renforcées par des couches de béton. Les murs sont percés pour y placer des mitrailleuses. Ces villages forment alors un puissant système défensif dotés de points d'appui stratégiques,

à l'image des ruines de la sucrerie-distillerie située entre Ablain-Saint-Nazaire et Souchez, que les Allemands transforment en véritable forteresse. Les terrains alentours sont par ailleurs inondés pour gêner l'avancée de l'adversaire. D'autres dispositifs complètent la ligne de défense allemande, comme à Angres et Liévin, où des canons de longue portée sont installés pour bombarder les tranchées françaises situées sur la colline de Lorette.



La sucrerie-distillerie entre Ablain-Saint-Nazaire et Souchez avant 1914.



La même sucrerie-distillerie après les combats de 1915.

L'église d'Ablain-Saint-Nazaire

Avec sa tour de 34 m de haut, l'église du village est utilisée par les soldats allemands comme poste d'observation et devient la cible de l'artillerie française et britannique en 1914 et 1915. Construit par Jacques Le Caron, l'architecte du beffroi d'Arras, l'édifice date du XVI^e siècle. Avec ses hautes fenêtres et son portail richement sculpté en façade sud, cette église est considérée comme un fleuron du style gothique flamboyant. Classé Monument Historique en 1908, l'édifice est symboliquement laissé à l'état de ruines après la guerre, comme témoin des terribles combats en Artois.



Enterrement d'un soldat français dans le secteur de Bully-Grenay le 26 novembre 1915.



Cimetière provisoire à proximité de Notre-Dame-de-Lorette (bois de Bouvigny) en 1917.

Les cimetières provisoires

Pendant le conflit, des cimetières provisoires sont érigés par les belligérants, soit aux abords immédiats du front, soit à l'arrière, près des hôpitaux de campagne où décèdent de nombreux blessés. En territoire occupé, comme à Lens, les autorités allemandes établissent des cimetières qui témoignent d'un réel souci esthétique et qui sont manifestement conçus pour durer.

La France et le Royaume-Uni choisissent de regrouper les corps dans des fosses communes : jusqu'à 100 corps pour les Français, par groupes de 6 pour les Britanniques. Les Allemands mettent tout de suite en place le principe de la tombe individuelle.

Les programmes nationaux

Aux lendemains de la guerre, chaque nation décide d'établir des cimetières permanents selon des logiques différentes. La France et l'Allemagne conservent le principe du regroupement des combattants dans de grandes nécropoles tandis que le gouvernement britannique privilégie l'inhumation des soldats au plus près du lieu où ils sont tombés. Cela explique la présence des nombreux cimetières du Commonwealth dans le paysage actuel comme celui du « Cabaret Rouge » à Souchez ou celui du « Villers Station » à Villers-au-Bois.

Lois et décrets pris par le gouvernement français

Une première loi est votée le 29 décembre 1915 pour régir la création des lieux de sépultures des armées françaises et alliées. Elle est étendue le 28 juin 1922 aux tombes allemandes. Selon la loi du 31 juillet 1920, les cimetières sont gardés et entretenus aux frais de la Nation. Toutefois, les communes et associations qui le demandent peuvent bénéficier d'une convention pour assurer ces missions pour le compte de l'État. Elles reçoivent en contrepartie une indemnité forfaitaire fixée par décret. C'est le décret du 25 septembre 1920 qui établit le principe d'un monument individuel et uniforme pour chaque soldat (stèle ou croix) portant l'inscription

« Mort pour la France ». Des instructions précisent les dispositions visant à respecter les différentes convictions religieuses : les stèles peuvent comporter un emblème confessionnel et les soldats musulmans sont enterrés dans des tombes orientées sud-ouest/nord-est, le corps couché sur le côté droit et le visage tourné vers La Mecque.

L'aménagement des nécropoles françaises

Plutôt sobre, il respecte une logique d'économie de moyens. Les tombes sont alignées par rangées, comme les soldats d'une armée, et traitées de manière identique. Leur grand nombre crée un effet de masse soulignant l'ampleur des pertes subies, tandis que



Monument funéraire allemand érigé à Lens en mémoire des soldats tombés à Notre-Dame-de-Lorette.



La foule lors de l'inauguration du monument aux morts de Lens en 1925.



Cérémonie du 11 novembre 1920 à Paris. Devant le Panthéon, le char transportant le cœur de Gambetta et le canon de 155 prêt à recevoir le cercueil du soldat inconnu.

leur homogénéité symbolise l'égalité de tous devant la mort et le don de soi pour la patrie. L'entretien de ces nécropoles est assuré par le Ministère de la Guerre, aujourd'hui Ministère de la Défense en lien avec l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (ONACVIG).

L'approche britannique

Les cimetières britanniques sont régis par un organisme créé dès 1917, l'*Imperial War Graves Commission* devenue en 1960 la *Commonwealth War Graves Commission* (CWGC)*. La conception et l'entretien de ces cimetières répondent à un cahier des charges précis. Les stèles sont toutes identiques et organisées selon un plan rigoureux. Un soin particulier est réservé au fleurissement des tombes et à la taille des arbres.

Les cimetières allemands

Ils sont d'abord gérés par les services français qui procèdent au regroupement de nombreux cimetières existants. Une association populaire, la *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge* (VDK)*, est pourtant créée dès 1919 mais elle n'est autorisée à intervenir en territoire français qu'en 1926. Les cimetières allemands sont marqués par une grande sobriété et reflètent dans leur conception l'idée de communion entre l'Homme et la Nature.

Le rapatriement des corps

Certaines familles souhaitent enterrer leurs défunts dans le cimetière communal mais cette pratique est peu courante car l'exhumation des corps n'est autorisée en France qu'à partir de 1920. La procédure

s'avère par ailleurs laborieuse et coûteuse même si l'État participe aux frais. C'est dans ce contexte que chaque commune décide d'élever un monument permettant aux familles d'honorer leurs morts. Chez les Britanniques, hormis les contingences logistique et financière, les convictions spirituelles n'encouragent pas le recours au rapatriement. Pour ce qui est des soldats allemands, l'administration française refuse de rendre les corps aux familles.

Le culte du soldat inconnu

Des milliers de morts n'ayant pu être identifiés, de nombreuses familles sont confrontées à l'absence de corps. Pour rendre hommage à ces héros anonymes, l'État français décide d'honorer un soldat inconnu dans un monument déposé le 11 novembre 1920 sous l'Arc de Triomphe à Paris, l'inhumation n'ayant lieu qu'en janvier 1921. Cette tombe devient alors symbole de recueillement national. Le gouvernement britannique inhume le même jour un soldat inconnu dans l'abbaye de Westminster à Londres. D'autres pays imitent rapidement cette démarche. En revanche, le culte du soldat inconnu en Allemagne apparaît plus tardivement, à l'initiative d'Adolf Hitler.



Un des cimetières provisoires à proximité de Notre-Dame-de-Lorette.
À l'arrière-plan, les ruines de l'église d'Ablain-Saint-Nazaire.



L'association du Monument de Lorette. Assis au centre, Monseigneur Julien
avec le général Maistre à sa gauche. Derrière eux, debout en costume sombre,
l'architecte Louis-Marie Cordonnier.

Un lieu symbolique

Avec sa position dominante, mais plus encore au regard de l'importance des pertes subies en ce lieu, le site de Notre-Dame-de-Lorette s'impose dès 1919 comme lieu de commémoration du sacrifice de milliers de combattants morts pour la patrie. Le petit cimetière créé sur place en 1915, qui s'est progressivement agrandi durant les combats, reçoit, entre 1920 et 1926, les corps de soldats provenant de plus de 150 cimetières des champs de bataille de l'Artois, des Flandres, de l'Yser et du littoral belge. Pendant cette phase de transfert, 12 800 corps sont rendus aux familles. Dans la nécropole, 20 000 soldats sont enterrés sous une tombe individuelle tandis que 22 000 restes non identifiés reposent dans des ossuaires.

L'association du Monument de Lorette

Avant même la fin du conflit, deux hommes particulièrement touchés par le sort des soldats en Artois, Monseigneur Julien, évêque d'Arras, et le général Maistre, ancien commandant du 21^e corps d'armée qui a repris le plateau de Lorette en 1915, émettent l'idée d'élever sur la colline de Lorette un monument symbolique pour se souvenir. Très vite, d'autres personnalités adhèrent à cette initiative et un premier comité est créé. Celui-ci rassemble, au-delà de tout clivage politique ou religieux, des membres du clergé, des institutionnels ou encore des notables, parmi lesquels plusieurs dirigeants du monde minier comme Louis Mercier, Directeur général de la Compagnie des Mines de Béthune, qui assure pendant

un temps le rôle de trésorier. Placé sous le haut patronage du Président de la République, de l'Archevêque de Paris et des maréchaux Foch, Joffre et Pétain, le comité se structure en association loi 1901 dès le mois de septembre 1920 et se donne pour but, selon l'article 1^{er} de ses statuts : « l'érection d'un monument commémoratif sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette, destiné à perpétuer le souvenir des luttes tragiques dont cette colline et ses abords furent le théâtre pendant la Grande Guerre et à honorer la mémoire des soldats qui succombèrent dans ces luttes pour la défense de la Patrie ». Pour mener à bien ce projet, l'association compte sur la générosité publique et recueille des dons et des subventions.



Carte de souscription pour l'achèvement du monument de Lorette.



Souscription pour le monument de Lorette. Imprimé de remerciement.



La foule gravissant la Blanche Voie à Ablain-Saint-Nazaire lors de la manifestation du 12 septembre 1920. À l'arrière-plan, l'église en ruines.

Le 12 septembre 1920, une importante manifestation est organisée sur le plateau de Lorette afin de lancer une souscription publique. Un grand cortège composé de personnalités politiques, militaires, religieuses et de nombreuses associations (harmonies des mines, associations de gymnastique, d'anciens combattants, de mutilés de guerre, etc.) fait l'ascension de la colline. Des tracts sont spécialement édités à cette occasion, ainsi que des cartes postales et des médailles. La presse relaie largement l'événement. Au 30 septembre 1923, le montant des dons recueillis s'élève à un peu plus de 1 490 000 francs. L'initiative de l'association du Monument de Lorette est confortée par un décret du 16 janvier 1924

par lequel l'État autorise la construction d'un monument commémoratif dans la nécropole nationale.

L'ancienne chapelle Notre-Dame-de-Lorette

La création de cette chapelle remonte à 1727 lorsque Florent Guilbert, peintre originaire de la paroisse d'Ablain-Saint-Nazaire, se rend en pèlerinage au sanctuaire de Loreto en Italie (province d'Ancône). Miraculeusement guéri, il fait édifier à son retour un oratoire dédié à Notre-Dame de Lorette sur le plateau qui domine Ablain-Saint-Nazaire. Détruite en 1794, la chapelle est relevée en 1815, puis agrandie de 1870 à 1880. Un pèlerinage se développe rapidement et attire de

nombreux fidèles venus de toute la région. Chaque année autour du 8 septembre – fête de la nativité de la Vierge – sont célébrées des neuvaines (prières poursuivies pendant neuf jours en vue d'un miracle). En 1914, la chapelle se présente sous la forme d'une nef à double-transept et occupe une surface d'environ 200 m². Son architecture est

inspirée du style roman. Dotée de deux portails identiques, la façade principale est dominée par un petit clocheton. L'édifice est complètement détruit lors des combats qui se déroulent sur le plateau en 1915. Les travaux du parvis réalisés en 2014 en lien avec la construction de l'Anneau de la Mémoire ont notamment permis de mettre au jour les fondations de l'édifice.





Projet initial de L.M. Cordonnier pour le monument de Notre-Dame-de-Lorette, dessin.

L'âme du projet

L'architecte Louis-Marie Cordonnier, membre du comité de Lorette dès sa création, est chargé de réaliser les plans de la nécropole et du monument envisagé par l'association. Monseigneur Julien, qui joue un rôle déterminant dans la définition du projet, affiche d'emblée la volonté héritée de son prédécesseur Monseigneur Lobbedey de reconstruire la chapelle anéantie par les combats.

Les trois projets de Louis-Marie Cordonnier

Le premier projet propose un programme grandiose composé d'une chapelle de plan carré couverte d'une coupole culminant à 52 m, à laquelle est associée une tour de 76 m de haut dotée d'un



Deuxième projet de L.M. Cordonnier pour le monument de Notre-Dame-de-Lorette, dessin aquarellé rehaussé de gouache.

phare. Cette « lanterne des morts », inspirée des pratiques funéraires anciennes, doit veiller sur l'âme des soldats. L'ensemble s'inscrit au centre d'un rectangle matérialisé par des allées couvertes sur 3 côtés, à la manière d'un campo-santo* destiné à abriter les restes



Troisième projet de L.M. Cordonnier pour le monument de Notre-Dame-de-Lorette, dessin.

de soldats inconnus, qu'ils soient français ou alliés. Face au coût démesuré de ce projet, l'association demande à l'architecte de procéder à des simplifications. L.M. Cordonnier présente un deuxième projet, repensé dans son ensemble, avec un seul édifice central, formé d'une chapelle de plan basilical, sans dôme, et d'une tour-clocher faisant office de lanterne des morts. Les allées couvertes prévues pour déposer les restes des soldats disparaissent au profit de plusieurs ossuaires répartis dans la nécropole. Ce deuxième projet ne donnant pas encore satisfaction, il est remanié une nouvelle fois pour aboutir à une troisième et dernière proposition où la chapelle et la tour-lanterne redeviennent

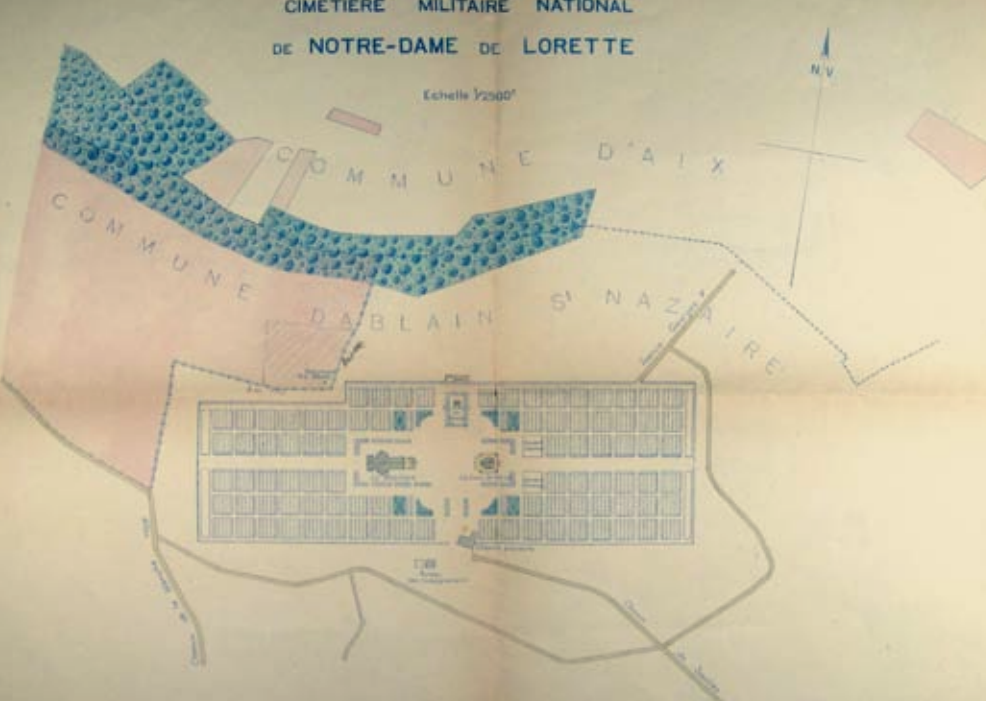
deux édifices distincts. Ce parti-pris tient compte du caractère laïc de la nécropole militaire dont l'aménagement est assuré aux frais de l'État. Monseigneur Julien exprime alors l'idée de séparer la chapelle – monument religieux – et la lanterne des morts – monument civil dans un souci de cohérence vis-à-vis de la loi de séparation de l'Église et de l'État de 1905. L'existence de la chapelle dans le projet réalisé souligne ainsi la dimension chrétienne du lieu et fait par ailleurs la singularité de la nécropole nationale de Notre-Dame-de-Lorette comparée aux autres grandes nécropoles militaires françaises qui ne comportent pas d'édifice cultuel dans leur enceinte.



Louis-Marie Cordonnier dans son cabinet.

Louis-Marie Cordonnier (1854-1940)

Natif d'Haubourdin, Louis-Marie Cordonnier fait ses études à l'École des Beaux-arts de Paris, où il s'intéresse notamment aux œuvres d'Eugène Viollet-le-Duc et de Charles Garnier. Très actif dans le Nord-Pas de Calais, il réalise de nombreux édifices publics comme les hôtels de ville de Loos-Lez-Lille ou de Dunkerque et se voit confier en 1906 la conception de la station balnéaire d'Hardelot. Il s'illustre également en 1913 grâce à la construction du Palais de la Paix à La Haye (Pays-Bas). Après la Première Guerre mondiale, il s'investit beaucoup dans la Reconstruction de la région, notamment à Lille, Bailleul et Armentières. Dans le secteur de Lens-Liévin, outre le projet de Notre-Dame-de-Lorette, il travaille pour la Société des Mines de Lens dont il conçoit les Grands Bureaux (actuelle Faculté des Sciences Jean Perrin à Lens) entre 1928 et 1930, ainsi que plusieurs églises de cités minières. Il décède en 1940 laissant une forte empreinte régionaliste dans le paysage architectural de la région.



Plan de situation de la nécropole de Notre-Dame-de-Lorette établi en 1927.

Il débute en 1920 par l'aménagement de la nécropole. Les « premières pierres » de la tour-lanterne et de la chapelle sont posées le 19 juin 1921 par le Maréchal Pétain et Monseigneur Julien lors d'un grand rassemblement public. La construction du gros œuvre se poursuit jusqu'en 1927, suivie de la pose des décors qui dure jusqu'à la fin des années 1930. Divers facteurs rendent le chantier laborieux : phase de déminage, mauvaise qualité de terrain avec risques d'affaissement, difficultés d'acheminement des matériaux, rudesse du climat.

Pendant les travaux, une chapelle provisoire en tôle est installée à proximité afin de permettre la tenue des pèlerinages annuels qui reprennent dès 1919. Un bureau d'état civil est également mis en place afin de renseigner les familles venues se recueillir. Parallèlement, l'État engage une phase d'expropriation des parcelles qui s'étale de 1925 à 1938.

La nécropole

Elle représente un rectangle de 645 m sur 200 m soit une surface d'environ 13 hectares. Deux allées perpendiculaires découpent le terrain en 4 sections où les tombes sont alignées par rangées successives. La procédure d'inhumation des soldats commence dès 1920 avec pour principe général celui de rassembler dans une même section du cimetière les dépouilles provenant d'un même champ de bataille. Les stèles des soldats de confession musulmane et juive sont pour la plupart regroupées dans la partie sud-ouest du cimetière.



Le secteur sud-ouest de la nécropole où sont regroupées les stèles juives (au premier plan) et musulmanes (à l'arrière-plan).

Matériaux

Les croix et les stèles réalisées dans un premier temps en bois sont remplacées au début des années 1930 par du béton. L'architecte tente de concilier qualité et économie pour la construction de la chapelle et de la tour-lanterne. Il a recours au béton armé, matériau solide, léger et peu onéreux, pour élaborer l'armature des deux édifices, ensuite recouverts d'un parement de pierre reconstituée. Les quantités nécessaires au chantier sont impressionnantes. Pas moins de 700 m³ de béton sont nécessaires pour construire la tour-lanterne et 1 800 m³ pour la chapelle.



La tour-lanterne en construction.



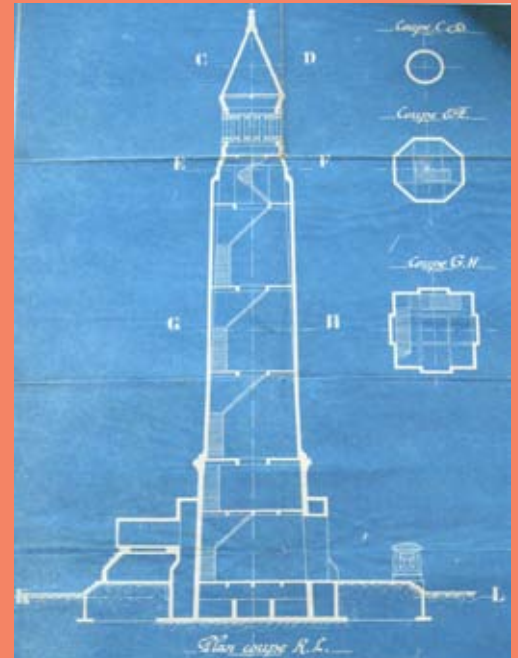
La tour-lanterne.

La tour-lanterne

La tour s'élève sur une base carrée de 12 m de côté. Elle repose sur un socle formant 4 volées d'escaliers. Haute de 52 m, elle est composée de 5 plateformes superposées reliées entre elles par des escaliers composés de 200 marches au total. Au rez-de-chaussée, un caveau voûté, matérialisé à l'extérieur par un sarcophage monumental, a été ménagé pour accueillir les cercueils de 32 soldats inconnus. Au sommet de la tour, une colonnade couverte d'une toiture conique protège le phare dont le faisceau lumineux est visible dans un rayon de 70 km à la ronde. Complètement aveugle, l'édifice ne comporte qu'une seule entrée située en façade est. Les 4 faces sont traitées de manière identique : une grande croix latine domine, au centre

de laquelle s'inscrit une croix de guerre. Ces deux éléments symboliques soulignent à la fois le caractère funéraire et militaire de l'édifice. D'autres motifs de rinceaux ou de feuillages stylisés, sont utilisés en frise notamment pour orner le sarcophage évoqué plus haut. Des symboles empruntés au vocabulaire de l'art militaire sont également visibles : branche de laurier, couronne de feuilles de chêne, épée.

Au premier étage de la tour se trouve aujourd'hui un espace d'interprétation qui donne quelques clés pour comprendre le site et son histoire.



Coupe verticale de la tour-lanterne.

La chapelle Notre-Dame-de-Lorette



La chapelle.

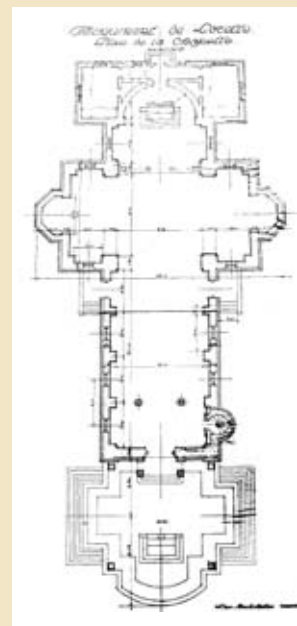


Détail du tympan situé au-dessus de l'entrée de la chapelle.

L'édifice adopte un plan en croix latine mais le transept est toutefois peu saillant avec 30 m de large contre 14 m pour la nef. Longue de 46 m, la nef est dotée d'une abside* en cul-de-four, tandis que chaque bras du transept dispose d'une absidiole*. Le portail principal est précédé d'un large parvis qui comporte un autel protégé pour les cérémonies de plein air. Au chevet, deux sacristies sont réparties de part et d'autre de l'abside et sont reliées par un couloir desservi par une petite entrée. L'ensemble de l'édifice est éclairé par un seul niveau de fenêtres en plein cintre*. À la croisée du transept, un tambour* percé de petites baies géminées* supporte une coupole octogonale culminant à 34 m de haut.

La décoration extérieure est plutôt sobre : des motifs végétaux ou géométriques stylisés en bas-reliefs sont utilisés pour souligner habilement l'architecture : frises représentant des vagues à mi-hauteur des murs, motifs semi-circulaires tapissant les frontons, denticules* au niveau de la corniche, etc. Le motif de croix, croix de guerre ou croix grecque, est assez récurrent sur tout l'édifice comme c'est également le cas au niveau de la tour-lanterne. Des éléments figuratifs plus significatifs sont toutefois présents : une Vierge à l'Enfant dans une mandorle* domine le fronton triangulaire de la façade principale tandis que la porte d'entrée est surmontée

d'un tympan* représentant deux anges encenseurs. Des bustes d'anges plus discrets décorent les gargouilles.





Le sarcophage de la tour-lanterne.



La façade principale de la chapelle et l'autel de plein air.



L'autel de plein air.

L'épithaphe de la tour-lanterne

Chacune des 4 faces de la tour-lanterne comporte un cartouche avec un texte gravé. Il s'agit pour 3 d'entre-eux de quatrains composés par Monseigneur Julien lui-même. Avec des mots chargés d'émotion, il interpelle le visiteur et promeut un discours teinté de pacifisme :

« C'est la lampe attentive à garder leur mémoire
Contre la nuit qui tombe,
oublieuse, dessus :
Le phare qui s'allume aux
rayons de leur gloire
Et met au Ciel de France,
une étoile de plus.

*Ossements qu'animaient
un fier souffle naguère,
Membres épars, débris
sans nom, humain chaos,
Pêle-mêle sacré
d'un vaste reliquaire,
Dieu vous reconnaîtra,
poussière de héros !*

*Vous qui passez en pèlerins
près de leurs tombes,
Gravissant leur calvaire
et ses sanglants chemins ;
Écoutez la clameur qui
sort des hécatombes :
Peuples, soyez unis !
Hommes, soyez humains ! »*

La chapelle

Sur la façade principale, une dédicace à la Vierge permet de rappeler que la chapelle a bénéficié de nombreux dons, en particulier des femmes ayant perdu un mari ou un fils lors du conflit :

« O toi qui du sein
des douleurs
Enfantas la Sainte Espérance
À toi ce temple né des pleurs
Offerts par les femmes
de France »

L'autel de plein air

Gravée sur un cartouche agrémenté d'une frise décorative, une phrase en latin extraite du « Livre des Rois » évoque par la comparaison le sacrifice des soldats sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette :

« Considera Israël pro
his qui mortui sunt super
excelsa tua vulnerati ! »
« Vénère ô Israël, ceux-là
qui sont tombés immolés
sur tes collines ! »



La coupole de la chapelle.



Détail de la tour-lanterne.



L'ossuaire de Douaumont.

Alors qu'il est plutôt coutumier du style régionaliste, Louis-Marie Cordonnier s'inspire d'emblée du style romano-byzantin* pour réaliser la chapelle et la tour-lanterne de Notre-Dame-de-Lorette. L'exemple le plus représentatif de ce style est sans doute la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, réalisée par Paul Abadie entre 1875 et 1912. L'influence de ce modèle semble d'ailleurs plus affirmée dans le projet initial de Cordonnier, où la coupole est de forme semi-circulaire et non octogonale. Plus tard, lorsque Louis-Marie Cordonnier se voit confier la construction de la basilique de Lisieux à la fin des années 1920, celui-ci s'appuie largement sur les

projets qu'il a élaborés pour Notre-Dame-de-Lorette. Le style romano-byzantin proposé ici par l'architecte permet de souligner le caractère solennel des bâtiments, effet qui est renforcé par la blancheur de la pierre utilisée en façade. Une légère influence de l'Art déco, mouvement en plein essor dans les années 1920, est cependant perceptible, dans la stylisation des motifs décoratifs, comme par exemple au niveau des grandes croix latines qui ornent les 4 faces de la tour-lanterne.

L'ossuaire de Douaumont

Érigé à proximité des champs de batailles de Verdun (Meuse), l'ossuaire de Douaumont présente des similitudes avec la nécropole nationale de Notre-Dame-de-Lorette. Créé à l'initiative de Monseigneur Ginisty, évêque de Verdun connu comme « l'évêque des soldats », l'ossuaire adopte la forme d'une tour-lanterne qui domine le cimetière. Il n'y a en revanche pas d'édifice culturel. Plus massive que celle de Lorette, la tour-lanterne de Douaumont prend appui sur un long cloître de 137 m qui abrite les restes de 130 000 soldats français et allemands dans 46 caveaux. Inauguré en 1932, l'ossuaire est l'œuvre des architectes Léon Azéma, Max Edrei et Jacques Hardy.

La pose des décors intervient essentiellement à partir de 1927, une fois le gros œuvre terminé, et se poursuit au gré des capacités financières de l'association jusqu'à la fin des années 1930. Comme il a l'habitude de le faire sur ses chantiers, Louis-Marie Cordonnier supervise chaque détail : il dessine le mobilier tout comme les motifs des mosaïques et du carrelage et se charge de recruter de grands artistes pour exécuter ces travaux. D'emblée, la profusion des décorations contraste avec la sobriété extérieure.

Les mosaïques

Omniprésentes sur les murs et les voûtes, les mosaïques soulignent clairement l'influence de l'art byzantin, confortée

par l'utilisation récurrente de tesselles* dorées. Dans ses prescriptions, L. M. Cordonnier décrit avec précisions les coloris à adopter et les proportions de mosaïques à associer avec des fonds enduits, notamment dans le but de limiter les coûts. Le chœur est décoré d'un Christ en majesté surgissant de nuées aux tons bleutés et entourés de 4 anges aux ailes déployées. En dessous est mentionné en latin Pax hominibus (« Paix des hommes »). D'autres éléments figuratifs du répertoire religieux sont visibles : les quatre vertus cardinales (Tempérance, Prudence, Justice et Force) dans la coupole et les quatre évangélistes (le bœuf de saint Luc, l'homme de

saint Matthieu, le lion de saint Marc et l'aigle de saint Jean) dans les écoinçons*. Partout ailleurs, des mosaïques à motifs géométriques ou stylisés tapissent les murs des parties hautes de la nef et des absidioles ainsi que la voûte de l'ossuaire de la tour-lanterne.

Ateliers Jean Gaudin

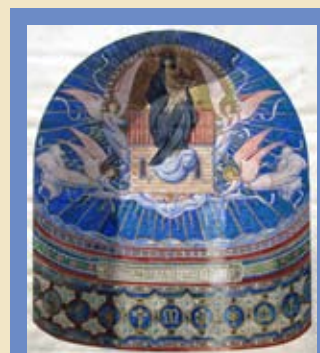
Toutes les mosaïques y compris celles de certains éléments de mobilier, sont réalisées par le célèbre Atelier Gaudin à Paris. Félix (1851-1930), Jean (1879-1954) et Pierre Gaudin (1908-1973) sont peintres-verriers et mosaïstes de père en fils. Jean Gaudin est très actif lors de la Reconstruction et travaille sur de nombreux chantiers dans le Pas-de-Calais et la Somme notamment. Il participe également aux décorations de la Basilique de Lisieux sous la direction de Cordonnier.



La mosaïque de l'abside de la chapelle.



Les mosaïques de l'ossuaire de la tour-lanterne.



Projet de mosaïque pour l'abside de la chapelle représentant Notre-Dame de Lorette.



Vitrail de la nef représentant Sainte Clotilde (s).



Vitrail de la nef représentant Charlemagne (b).



Vitrail de la nef représentant Saint Louis (d).

**Lettres et numéros
font référence au plan
schématique de la chapelle
consultable en page 39.**

Pour concevoir les vitraux destinés à orner les 19 fenêtres de l'édifice, L. M. Cordonnier s'associe à l'artiste Henri Pinta, chargé de réaliser les cartons des vitraux, et au célèbre maître-verrier Charles Lorin qui en assure la fabrication et la pose. Les vitraux de la chapelle sont pour la plupart financés par des donateurs dont les noms figurent au bas de chaque verrière. Parmi eux, des anonymes, mais aussi des personnalités. Ainsi les artistes Lorin et Pinta eux-mêmes offrent le vitrail de Saint-Louis, en mémoire de leurs enfants morts pour la France durant le conflit.

Aux thèmes religieux généralement illustrés dans les lieux de culte est privilégié ici un programme dédié aux grandes batailles de l'Histoire de France en écho à la Grande Guerre qui a tant marqué les esprits.

Henri Pinta propose de traiter chaque verrière de façon homogène : un personnage significatif (un roi, une reine...) est représenté en pied et associé à une scène de bataille illustrant sa gloire dans le registre inférieur du vitrail. Les poses des personnages sont plutôt académiques (de face, la tête parfois tournée). L'artiste apporte un soin particulier à la représentation des costumes et des attributs qui doivent permettre d'identifier clairement chaque personnage. Les visages sont traités en grisaille de façon à

approcher l'idée de portrait. La palette colorée, assez large, propose des tonalités vives (rouge, vert, bleu...). Ce programme initial est toutefois modifié lorsque l'*Imperial War Graves Commission** décide d'offrir des vitraux en remerciement de l'aide apportée par la France lors de la création des cimetières britanniques. Six verrières sont supprimées au profit de vitraux réalisés en 1929 par l'artiste anglais Henry Payne. Ce dernier conserve une certaine cohérence avec le programme élaboré par Henri Pinta en proposant des vitraux dédiés à des personnages représentés en pied, le style d'Henry Payne semble cependant plus fouillé et plus réaliste dans le traitement des visages notamment.



Registre inférieur du vitrail de la France Combattante (i).

Les vitraux de la nef

La nef compte sept fenêtres (trois au nord et quatre au sud). Six d'entre elles mettent à l'honneur des souverains illustres avec, dans l'ordre chronologique, sainte Clotilde (s), Charles Martel (r), Godefroy de Bouillon (q), Charlemagne (b), Philippe-Auguste (c) et saint Louis (d). La septième fenêtre (a), située au niveau de la tribune, est traitée de façon isolée. Elle est dotée d'un vitrail figurant le blason des 3 villes dépendant de l'évêché d'Arras : Arras, Boulogne-sur-Mer et Saint-Omer.

Les vitraux du transept

Le transept est éclairé par dix fenêtres : six au niveau des pignons et quatre au niveau des faces latérales. Les deux vitraux des faces latérales est achèvent

le cycle des personnages importants avec sainte Jeanne d'Arc (p) et sainte Geneviève (e), la patronne de Paris. À ces vitraux répondent, sur les faces latérales ouest, deux vitraux évoquant la Grande Guerre à travers des allégories : la France Combattante (i) associée à une scène où des soldats en uniforme bleu horizon lancent l'assaut sous le drapeau tricolore et, la France Triomphante (l) avec des soldats défilant sur les Champs Élysées à Paris, au premier rang desquels sont reconnaissables les généraux Foch et Joffre. Initialement, le cycle dédié à la Grande Guerre est plus important (figures allégoriques de la France Souffrante et Reconnaisante, évocation des champs de batailles, des régiments...) mais il est réduit afin d'intégrer les vitraux



Vitrail britannique représentant Jeanne d'Arc (g).

offerts par les Britanniques qui ornent les six fenêtres des pignons du transept. Côté nord, le vitrail central représente saint Georges (n), le patron de l'Angleterre tandis que de part et d'autre des allégories se recueillent sur les tombes des soldats (m, o). Côté sud, sainte Jeanne d'Arc (g), qui est donc représentée à deux reprises dans la chapelle, est entourée des allégories du Souvenir et de la Gloire (f, h). L'artiste Henry Payne, qui a réalisé ces six vitraux, a associé les différents blasons de la royauté et des colonies britanniques de l'époque (Canada, Nouvelle-Zélande...) afin de rendre hommage aux soldats issus de tout l'Empire britannique venus combattre en France.



Vitrail britannique représentant des anges survolant un cimetière (o).



Vitrail sud du chœur représentant sainte Barbe (j).



Registre inférieur du vitrail de sainte Barbe représentant une famille de mineurs (j).



Registre inférieur du vitrail de Notre Dame de la Paix représentant un agriculteur à l'ouvrage (k).

Les vitraux du chœur

Les deux vitraux du chœur s'inscrivent dans le programme élaboré par le duo Lorin-Pinta et doivent à l'origine évoquer la figure de Notre Dame de Lorette, en référence à l'ancienne chapelle et au pèlerinage qui s'est développé à Ablain-Saint-Nazaire. Ce projet n'est finalement pas réalisé, laissant place à deux autres figures de saintes. Don de la femme d'Ernest Cuvelette, Directeur général de la Société des Mines de Lens et principal artisan de la reconstitution des infrastructures minières lensoises après la Première Guerre mondiale, la verrière côté sud est dédiée à sainte Barbe, la patronne des mineurs (j). En partie basse lui est associée une scène représentant une famille de mineurs devant

un double chevalement métallique dont la silhouette rappelle celui de la fosse n° 15 de la Société des Mines de Lens à Loos-en-Gohelle. Ce chevalement à la forme particulière était surnommé « Tower Bridge » par les britanniques qui combattaient dans ce secteur en 1915. En pendant côté nord, est représentée Notre Dame de la Paix (k) avec une scène montrant un cultivateur en train de labourer son champ. Ces deux verrières permettent d'illustrer les traditions minière et agricole du territoire.

Henri Pinta (1856-1944) est un peintre français spécialisé dans les thèmes religieux. Grand Prix de Rome en 1884, il collabore notamment avec Charles Champigneulle qui fait partie d'une célèbre famille de maîtres-verriers de l'Est de la France. Ensemble, ils conçoivent les vitraux de l'église Saint-Vaast de Béthune ainsi que les vitraux et les mosaïques de la basilique du Sacré-Cœur de Marseille.

Charles Lorin (1874-1940) fait partie d'une famille de maîtres-verriers renommée, installée à Chartres depuis 1863. C'est son père Nicolas Lorin (1815-1882) qui fonde l'atelier, repris ensuite par son fils François (1900-1972). L'atelier est toujours en activité. Au cours de sa carrière, Charles Lorin est notamment chargé par le Ministère des Beaux-Arts de la restauration des vitraux d'un grand nombre de monuments historiques.

Henry Payne (1868-1940) est un artiste britannique vitrailliste, aquarelliste et peintre de fresques proche du mouvement Arts and Crafts*.



Le maître-autel ❶.

Le mobilier est composé d'un maître-autel* et de deux ambons* dans le chœur, de deux autels latéraux* et de deux confessionnaux dans les bras du transept et de deux bénitiers à l'entrée de la chapelle. Comme pour les mosaïques, les éléments du mobilier sont pour la plupart dessinés par Louis-Marie Cordonnier. Pour la fabrication, il s'associe aux ateliers d'ébénisterie Buisine et au sculpteur Adolphe Masselot, tous deux installés à Lille. La pierre calcaire de Lavoux* employée pour le maître-autel coexiste avec le ciment, moins onéreux, qui est par exemple utilisé pour les confessionnaux. Le maître-autel est incontestablement la plus belle pièce du mobilier ❶ : derrière une table d'autel assez simple, se déploie un large

retable rectangulaire orné de 2 anges encenseurs sculptés en bas-reliefs. Au-dessus du tabernacle, un crucifix soutenu par de fines colonnettes domine l'ensemble. Élégant et sobre, ce maître-autel est clairement influencé par l'Art déco : géométrisation et stylisation des formes, travail quasi en aplat du relief, frise en mosaïque autour du tabernacle qui apporte une subtile touche de couleur. Les ambons* ❷ sont réalisés dans le même esprit. Cette note de modernité est manifestement apparue dans un second temps puisqu'il existe dans les archives de L.M. Cordonnier un projet de maître-autel au style semblable à celui des autels latéraux qui s'inspire plutôt de l'art roman. Plus sommaires que l'autel principal, ils comportent des décorations en bas-relief exclusivement composées



La Vierge Noire est cernée d'une frise en mosaïque de Jean Gaudin. Sur les volets en métal, l'aigle polonais et le coq français ❸.

de rinceaux et de motifs végétaux. Les confessionnaux, ornés de motifs géométriques et végétaux stylisés, sont de facture similaire au reste du mobilier.

Le triptyque de Notre Dame de Czestochowa ❹

Déposé à la chapelle en 1935, cette icône de la Vierge Noire, copie de celle du monastère de Jasna-Góra à Czestochowa, révèle l'importance de la communauté polonaise qui s'est développée sur le territoire en lien avec l'exploitation charbonnière.

Le Christ de Carency ❺

En partie mutilé, ce Christ en croix conservé comme relique après la guerre provient de l'ancien calvaire de Carency. La croix se trouve quant à elle à l'extérieur, le long du mur sud de la chapelle.

Les ateliers Buisine

Tenu de père en fils, l'atelier de menuiserie et de sculpture sur bois de la famille Buisine exécute de nombreuses commandes de mobilier pour les églises de la métropole lilloise au cours des 19^e et 20^e siècles. Charles Buisine-Rigot (1820-1893) développe largement l'activité en collaborant notamment avec l'architecte lillois Charles Leroy et en travaillant à l'étranger. C'est son fils Edouard Buisine (1856-1935) qui œuvre sur le chantier de Notre-Dame-de-Lorette.

Adolphe Masselot (1877-1959)

fait ses études à l'École des Beaux-arts de Lille puis à celle de Paris. Mobilisé et fait prisonnier en 1914-1918, il collabore à son retour avec le sculpteur Maurice Ringot et réalise de nombreux monuments aux morts dont l'ossuaire français du Mont Kemmel (Belgique). Il est également très actif dans l'art religieux et travaille à plusieurs reprises avec L.M. Cordonnier.



La statue de Notre-Dame-de-Lorette 8.



Dessin de l'ancienne statue disparue dans les bombardements.



Portrait de Monseigneur Julien.



Le tombeau de Monseigneur Julien 7.

La statuaire est composée de deux éléments principaux placés dans les absidioles du transept : la statue de Notre-Dame-de-Lorette au nord et le tombeau de Monseigneur Julien au sud. La statue de Notre-Dame-de-Lorette remplace celle perdue dans les bombardements de l'ancienne chapelle. Honorée lors des pèlerinages, cette statue reprend l'iconographie traditionnelle : une Vierge à l'Enfant est assise sur une maison portée par deux anges. L'ensemble est posé sur un socle massif et protégé par un dais en pierre dont la voûte est tapissée de mosaïques. Ce groupe sculpté par Adolphe Masselot adopte un style teinté de modernisme, similaire à celui du maître-autel.

Le tombeau de Monseigneur Julien 10

Principal artisan du projet de monument sur la colline de Lorette, Monseigneur Julien est inhumé dans la chapelle selon sa volonté. Situé dans le transept sud, son tombeau est l'œuvre de Félix-Alexandre Desruelles. L'évêque est représenté debout en tenue de cérémonie, les mains rassemblées devant lui, tenant un pan de son manteau. Il se recueille sur la tombe d'un poilu matérialisée par une croix émergeant du sol entourée de casques et de fleurs. Après des études à l'Institution ecclésiastique d'Yvetot, Eugène-Louis-Ernest Julien (1856-1930) est ordonné prêtre à Rouen en 1881 et devient curé de la paroisse Notre-

Dame du Havre. Nommé évêque d'Arras en 1917, il met toute sa bienveillance au service des populations réfugiées et des soldats pendant et après le conflit. Très investi dans le relèvement des églises dévastées de l'Artois, il est connu sous le titre « d'évêque de la reconstruction ».

Félix-Alexandre Desruelles (1865-1943)

est un sculpteur français natif de Valenciennes. Second Prix de Rome en 1891, il est membre de l'Institut et de l'Académie des Beaux-arts. Il exécute de nombreuses sculptures de monuments aux morts, notamment celui d'Arras en 1930 et le monument aux Fusillés à Lille. Il est l'auteur d'une des statues en bronze doré de l'esplanade du Trocadéro à Paris « Les Fruits » réalisée en 1937.



Plaque à la mémoire de Louis Mercier (1856-1927) Directeur de la Compagnie des Mines de Béthune ⑨.



Les plaques commémoratives.



Plaque dédiée à François Faber, coureur cycliste ⑩.



Portrait de Louise de Bettignies ⑪.

À la mémoire de...

Les plaques commémoratives

Avant même la pose des décors, les murs de la chapelle sont peu à peu recouverts, dans leur partie inférieure, d'une multitude de plaques gravées. Des plaques individuelles sont réalisées à la demande des familles en mémoire des soldats disparus tandis que des plaques collectives rendent hommage à des régiments entiers, tous ayant combattu à Notre-Dame-de-Lorette ou à proximité. Certaines plaques sont dédiées à des personnalités, comme celle de Louis Mercier ⑨, premier trésorier de l'Association du Monument de Lorette et par ailleurs Directeur de la Compagnie des Mines de Béthune, ou celle de François Faber, célèbre coureur cycliste.

François Faber (1887-1915) ⑩

De nationalité luxembourgeoise, François Faber compte de nombreux titres à son palmarès et en particulier celui du Tour de France gagné en 1909. Engagé volontaire dans la Légion étrangère dès le début du conflit, il disparaît en mai 1915 lors de l'offensive française lancée sur les secteurs de Lorette et Vimy. Son corps restant introuvable, il est officiellement déclaré mort le 25 février 1921. Depuis 1918, le Grand Prix François-Faber est organisé chaque année au Luxembourg en sa mémoire.

Louise de Bettignies (1880-1918) ⑪

Grâce à sa maîtrise des langues (anglais, allemand,

italien) acquise au cours de ses études et de ses voyages à l'étranger en tant que préceptrice, Louise de Bettignies est recrutée dès 1914 comme agent de renseignement par l'armée britannique. Elle agit sous le pseudonyme d'Alice Dubois et organise un vaste réseau en lien avec les réseaux belges et néerlandais. Arrêtée par les Allemands en octobre 1915 et condamnée à mort en 1916, elle voit sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité. Elle meure en captivité à Cologne le 27 septembre 1918. Son corps est rapatrié et enterré dans sa ville natale à Saint-Amand-les-Eaux en 1920. En 1994, sa famille dépose symboliquement dans la chapelle la croix en bois de sa sépulture en Allemagne.

D'où viennent les hommes tombés à Lorette ?

Les soldats qui se sont battus sur la colline de Lorette ne sont pas uniquement des habitants du Nord ou du Pas-de-Calais. La 10^e armée française, mobilisée sur le front d'Artois en 1914 et 1915, est principalement composée du 21^e CA* (43^e, 45^e et 13^e divisions d'infanterie) et du 33^e CA créé spécialement en septembre 1914 à Arras (70^e, 77^e et 55^e divisions d'infanterie). Les soldats du 21^e CA, commandé par le général Maistre, viennent en grande partie des Vosges, de la Haute-Marne et de la Haute-Saône. Les hommes du 33^e CA, commandés par le général Pétain, viennent également de l'Est mais aussi des Alpes (77^e division dite division Barbot), de Paris et de région parisienne. D'autres divisions sont envoyées en renfort tout au long du conflit parmi lesquelles la Division marocaine, composée de nombreux légionnaires de nationalités diverses et de combattants provenant d'Afrique du Nord.



Tombe d'un père et de son fils morts pour la France en 14-18 et 39-45 (1^{ère} rangée à gauche de l'entrée principale).



Monument dédié au général Maistre situé aux abords immédiats de la nécropole.



Monument à la gloire de la division Barbot situé le long de la RD 937 à Souchez.

Parmi les tombes...

Certaines tombes de la nécropole présentent une particularité, comme ces sépultures qui regroupent deux ou trois dépouilles de soldats, identifié ou non, unis à jamais dans la mort. Autre exemple, ces tombes où sont enterrés un père et son fils, le premier tombé en 1914-1918, le deuxième en 1939-1945. Ce cas se reproduit à six reprises dans le cimetière. Des soldats de nationalités étrangères sont également inhumés dans la nécropole : 64 Russes, 1 Belge et 1 Roumain.

Le général Barbot

Ernest Barbot (1855-1915) est une figure importante des combats d'Artois. Entré à l'âge de 20 ans à l'École spéciale militaire, il fait carrière dans l'armée et atteint le grade de colonel en 1912.

Nommé général de brigade le 8 septembre 1914, il arrive en Artois à la tête de la 77^e division de chasseurs alpins. Le général Barbot est notamment connu comme l'ardent défenseur de la ville d'Arras en octobre 1914, puis de Souchez lors de la deuxième bataille d'Artois en mai 1915. Mortellement blessé le 10 mai 1915 dans le secteur du Cabaret rouge, il est enterré parmi ses frères d'armes à Notre-Dame-de-Lorette. Sa tombe est située au début de la 1^{ère} rangée à gauche de l'entrée principale. Outre cette sépulture, un monument commémoratif est élevé en l'honneur de la « division Barbot » à Souchez en 1937.

Le monument du général Maistre

Paul Maistre (1858-1922) est lui aussi un personnage emblématique des combats

qui se sont déroulés à Lorette. Il suit un parcours semblable à celui du général Barbot. Promu général de division en septembre 1914, il prend la tête du 21^e corps d'armée qui est placé en première ligne pour reprendre la colline de Lorette lors des terribles affrontements de mai 1915. Le rôle de Maistre pendant la guerre et son implication dans le projet de Notre-Dame-de-Lorette explique la présence d'un monument le mettant à l'honneur. Initialement érigé à l'intérieur de la nécropole, ce monument est par la suite déplacé à l'endroit approximatif du poste de commandement du général. Réalisé en 1925, ce groupe sculpté est l'œuvre de Maximilien Blondat.

Maximilien Blondat (1872-1925)

est un sculpteur français dont l'œuvre est caractéristique de l'Art nouveau et de l'Art déco. Après des études à l'École Germain-Pilon, il intègre en 1892 l'École des Beaux-arts de Paris. Il est un des membres fondateurs de la Société des arts décoratifs français. Sa réalisation la plus connue est sans doute la fontaine « Jeunesse » un décor en bronze représentant trois enfants observant trois grenouilles, reproduite dans diverses villes en France et à l'étranger (Dijon, Fontainebleau, Düsseldorf, Buenos Aires ou encore Denver).



La foule lors de l'inauguration de la tour-lanterne le 2 août 1925.



Programme d'un pèlerinage proposé par l'association des anciens combattants d'Aire-sur-La-Lys.



Médaille commémorative des combats de Lorette 1914-1915.

Déjà avant la fin du conflit, la colline de Notre-Dame-de-Lorette fait l'objet de visites de délégations diverses, permettant à l'armée française de montrer le théâtre des combats de mai 1915 : mission suédoise en novembre 1915, délégation de militaires japonais en décembre 1915, délégation de la municipalité marseillaise en 1918, etc. Outre la pose des « premières pierres », le chantier est également ponctué de nombreuses manifestations publiques telles que cérémonies religieuses – les pèlerinages annuels reprennent dès 1919 – et visites d'officiels – comme celle du roi Georges V en 1922. Ces événements constituent autant d'occasions de relancer

les appels aux dons pour la construction des édifices. L'inauguration officielle du site, et plus particulièrement celle de la tour-lanterne, a lieu le 2 août 1925 en présence de Paul Painlevé, Président du Conseil dépêché sur place par Gaston Doumergue, Président de la République. Avec près de 100 000 personnes présentes, ce moment représente un véritable temps fort commémoratif. La chapelle fait quant à elle l'objet d'une bénédiction le 29 mai 1927 puis d'une consécration le 5 septembre 1937.

Le tourisme de mémoire

En plus des milliers de famille qui affluent de toute la France pour se recueillir sur les tombes de leurs

disparus, de nombreux curieux se pressent pour visiter les anciens champs de bataille et les régions dévastées parmi lesquelles l'Artois et la nécropole de Notre-Dame-de-Lorette. Pèlerinages et circuits sont organisés spécialement à grands renforts de « guides du souvenir » et autres itinéraires. En 1923, une voie carrossable est aménagée depuis la route Arras-Béthune à Souchez afin d'améliorer l'accessibilité de la nécropole, le seul chemin praticable jusqu'alors étant la Blanche Voie à Ablain-Saint-Nazaire. L'association du Monument de Lorette elle-même se dote de deux minibus et entreprend en 1929 la construction de « l'abri des visiteurs » toujours en activité

aujourd'hui. Camelots et commerçants ambulants viennent aussi se masser aux abords du site. En réaction à ces effets jugés néfastes, le gouvernement prend la décision de classer le site au titre des Monuments Historiques en 1929.



Cérémonie d'inhumation du soldat inconnu des combats d'Afrique du Nord le 16 octobre 1977 en présence du Président de la République, Valéry Giscard d'Estaing.



Une cérémonie de la Garde d'Honneur de Notre-Dame-de-Lorette.

La commémoration des autres conflits

Le 16 juillet 1950 un soldat inconnu de la Seconde Guerre mondiale est inhumé dans la tour-lanterne aux côtés de ses frères de 1914-1918, en présence de Guy Mollet. Le site de Notre-Dame-de-Lorette devient alors un lieu de mémoire qui dépasse le seul premier conflit mondial. Ainsi, en 1955, une urne contenant des cendres de déportés disparus dans les camps d'extermination prend place dans l'ossuaire. Par la suite, le 16 octobre 1977 puis le 8 juin 1980 sont inhumés, en présence du Président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, deux soldats inconnus, l'un en hommage aux combattants tués en Afrique du Nord de 1952 à 1962 et l'autre aux soldats

tombés en Indochine de 1945 à 1954. Chaque année, des cérémonies commémoratives sont organisées sur le site afin de perpétuer le souvenir de ces conflits et le sacrifice de tous les combattants morts pour la France.

La Garde d'Honneur de Notre-Dame-de-Lorette

Au lendemain de l'inauguration de la tour-lanterne en 1925, des volontaires décident de s'organiser afin d'orienter le public et de gérer les flux de visiteurs. Ils prennent le nom de « Fidèles Servants de Notre-Dame-de-Lorette ». Par la suite, une association officielle, distincte de celle du Monument de Lorette mais néanmoins composée en grande partie des mêmes personnalités, est créée en 1927 sous le titre de « Garde d'Honneur de Notre-Dame-de-Lorette ». Cette association se fixe pour mission de maintenir le souvenir des morts et d'accueillir les visiteurs. En 1927, elle compte un peu plus de 200 membres, parmi lesquels de nombreux anciens combattants.

Au fil des ans, de nouveaux bénévoles de tous âges viennent grossir les rangs de l'association qui atteint plus de 4000 membres aujourd'hui. Répartis en 22 groupes, chacun rattaché à une commune du Pas-de-Calais proche de la nécropole, les gardes d'honneur se relaient pour assurer une présence quotidienne sur le site du 1^{er} mars au 30 novembre et contribuer à l'organisation des cérémonies (veillée du souvenir le 10 novembre, etc.). L'association de la Garde d'Honneur de Notre-Dame-de-Lorette est reconnue d'utilité publique par décret du 6 novembre 1963.

Aux abords de la nécropole

Le secteur des collines de l'Artois est caractérisé par une importante concentration de sites de mémoire liés à la Première Guerre mondiale. À l'occasion du centenaire du conflit, le Conseil Régional Nord-Pas de Calais et la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin ont entrepris de réaliser, avec le concours de l'État/Ministère de la Défense, du Conseil départemental du Pas-de-Calais et du Conseil départemental du Nord, deux projets d'envergure à même d'honorer le sacrifice de milliers d'hommes et de contribuer au travail de mémoire pour les générations futures : l'Anneau de la Mémoire à Ablain-Saint-Nazaire et Lens'14-18 –

Centre d'Histoire Guerre et Paix à Souchez.

Un mémorial international

Le Conseil Régional Nord-Pas de Calais a souhaité construire un monument de dimension internationale qui vise à dépasser les mémoires nationales de la tragédie. Erigé symboliquement en face de la nécropole de Notre-Dame-de-Lorette et inauguré le 11 novembre 2014 en présence du Président de la République, ce mémorial réunit les noms de 580 000 soldats issus du monde entier tombés sur le sol du Nord – Pas de Calais durant le conflit. Présentés par ordre alphabétique sans distinction de nationalités, l'ensemble de ces noms souligne les notions de

paix, de fraternité et de liberté entre les peuples.

Ce projet singulier a nécessité une vaste entreprise de collecte des noms des soldats tués dans le Nord et le Pas-de-Calais entre 1914 et 1918, réalisée en partenariat notamment avec la Direction de la Mémoire, du Patrimoine et des Archives (DMPA) du Ministère de la Défense pour les soldats français, la *Commonwealth War Graves Commission* (CWGC)* pour les combattants de l'empire britannique, et le *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge* (VDK)* pour les militaires allemands.

Une œuvre monumentale

L'architecte Philippe Prost, lauréat du concours lancé par le Conseil Régional, s'est inspiré de la forme symbolique de l'anneau pour matérialiser les idées directrices du projet architectural. Composé de 125 voussoirs en béton BFUP* de couleur sombre qui contrastent avec la lumière dorée des 500 plaques d'acier inoxydable sur lesquelles sont gravés les noms des soldats, cette œuvre monumentale est à la croisée de l'innovation technique et de la recherche esthétique.



L'Anneau de la Mémoire vu depuis la tour-lanterne de Notre-Dame-de-Lorette.



L'Anneau de la Mémoire et le panorama vers la plaine de Lens et la crête de Vimy.



Les plaques gravées de l'Anneau de la Mémoire.



Plaque matricule de Léon Senet (recto) retrouvée lors des travaux du mémorial.

L'architecte explique son approche en ces termes :
« nous avons choisi l'anneau comme figure, en pensant à la ronde que forment ceux qui se tiennent par la main. Anneau synonyme à la fois d'unité et d'éternité : unité car les noms forment alors une sorte de chaîne humaine, éternité puisque les lettres s'enchaînent sans fin, l'ordre alphabétique prévalant sur toute distinction de nationalité, de grade, de religion. (...) Ancré dans le sol sur les deux-tiers de son périmètre, l'anneau s'en détache lorsque la déclivité du terrain s'accroît. Son porte-à-faux est là pour rappeler que la paix demeure toujours fragile. »

Philippe Prost

Né en 1959, il est architecte et urbaniste. Il fonde son cabinet d'architecture en 1993 à Paris. Également chercheur, il est notamment spécialiste de l'architecture militaire et des citadelles de Vauban. Il obtient en 2004 une mention au prix de l'Équerre d'argent pour la réalisation d'un ensemble de logements dans le 20^e arrondissement de Paris.

D'autres compétences ont été réunies pour mener à bien ce projet complexe. Le typographe Pierre di Sciullo a créé une nouvelle police de caractères appelée « Lorette » afin de faciliter la lecture de cette multitude de noms issus d'alphabets différents (anglo-saxons, africains, indiens, etc.). L'artiste conceptuel Yann Toma a conçu le dispositif de mise en lumière du monument « La Grande Veilleuse ». Cette œuvre est présentée comme une partition lumineuse qui vise à inciter le public à se remémorer les jeunes vies fauchées et à méditer sur la violence et la notion de paix aujourd'hui.

Des corps de soldats retrouvés...

À l'occasion de la construction du mémorial, les corps de plusieurs soldats tués lors des affrontements de 1915 ont été mis au jour par le Service archéologique de la Ville d'Arras. Deux soldats français ont pu être identifiés grâce à leurs plaques matricules : Léon Senet, originaire de Tours (37), sergent du 282^e régiment d'infanterie, mort le 23 mai 1915 et Pierre Sorhaïts, originaire des Landes (40), soldat du 174^e régiment d'infanterie, mort le 21 mai 1915. Une plaque installée en contrebas de l'Anneau signale le lieu de découverte des deux corps.



Lens'14-18 – Centre d'Histoire Guerre et Paix à Souchez, vue de l'entrée et du parvis (images de synthèse).



Vue intérieure.

Lens'14-18 – Centre d'Histoire Guerre et Paix à Souchez

Construit au pied de la colline de Notre-Dame-de-Lorette à l'initiative de la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin, cet équipement a pour ambition de présenter le déroulement de la Grande Guerre en Flandre française et en Artois. À ce titre, il constitue une véritable porte d'entrée sur les sites de la Première Guerre mondiale en Nord – Pas de Calais. Le projet architectural a été confié à l'architecte et scénographe Pierre-Louis Faloci, désigné à l'issue d'un concours européen. L'édifice, composé de plusieurs parallélépipèdes de béton gris, s'intègre pleinement à son environnement ainsi qu'à la déclivité du terrain.

L'architecte y associe la présence subtile et mesurée du verre, créant ainsi tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, un jeu de contrastes entre l'obscurité et la lumière. Le cadre paysager imaginé par l'architecte, structuré par des haies taillées persistantes, invite à la réflexion et au recueillement. À l'intérieur, la muséographie s'articule en sept thématiques distinctes retraçant différentes étapes de la guerre en région : la guerre de mouvement, les systèmes de tranchées, des offensives meurtrières et sans résultats, l'occupation du Nord, les offensives de 1918, la mort au front et l'« Enfer du Nord », les ruines et la reconstruction. Le contenu historique est le fruit du travail de l'historien Yves Le Maner qui s'est

entouré d'une équipe de spécialistes français, belge, britannique et allemand. Le parcours de visite s'appuie sur une scénographie et des techniques muséographiques contemporaines, illustrées de nombreuses photographies et de films d'archives. Conçu en résonance avec le mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette, cet équipement comprend également un espace mémoriel permettant de consulter les fiches des 580 000 soldats dont le nom est gravé sur l'Anneau de la Mémoire.

*102 rue Pasteur à Souchez
Longitude : 2.74215 –
Latitude : 50.40126*

Pierre-Louis Faloci

Né à Nice en 1949, il vit et travaille à Paris. Sa pratique professionnelle et son enseignement tendent vers un seul but : considérer l'architecture et le paysage comme une globalité. Il réalise de nombreux logements (Mont Beuvray 1995-2011) et œuvre à plusieurs reprises sur des projets à vocation culturelle ou muséographique (Musée Rodin en 2007, aménagement paysager des abords du camp du Struthof et construction du Centre Européen du Résistant Déporté en 2008, Halle aux sucres pôle de référence ville durable à Dunkerque en 2014).



Le cimetière britannique du Cabaret Rouge à Souchez.



Le cimetière allemand de la Maison Blanche à Neuville-Saint-Vaast.

Le cimetière du Cabaret Rouge à Souchez

Le cimetière du Cabaret Rouge est l'un des plus importants cimetières du *Commonwealth* que compte la région. Créé par les Anglais dès 1916, il doit son nom à la présence d'un café nommé « le Cabaret Rouge » qui était établi à proximité. À l'issue du conflit, la *Commonwealth War Graves Commission* fait de ce cimetière une nécropole de regroupement où sont rassemblés 7 665 corps de soldats en provenance de champs de bataille du Nord et du Pas-de-Calais. Parmi eux, de nombreux canadiens qui ont combattu sur la crête de Vimy lors de la bataille d'Arras en avril 1917. C'est dans ce cimetière qu'a été exhumé en mai 2000

le corps du « soldat inconnu canadien » qui repose désormais symboliquement devant le Monument commémoratif de guerre du Canada à Ottawa. Ce cimetière possède les principales caractéristiques des nécropoles militaires mises en place par la *Commonwealth War Graves Commission* : présence d'un muret autour du cimetière et d'un ouvrage architecturé à l'entrée, de la croix du sacrifice et de la pierre du souvenir sur laquelle est gravée l'inscription : « *Leurs noms vivront à jamais* ».

RD 937 – 62153 Souchez
Longitude : 2.741475 –
Latitude : 50.380660

Le cimetière allemand de la Maison Blanche à Neuville-Saint-Vaast

Ce cimetière a été créé par les autorités militaires françaises de 1919 à 1923 pour enterrer les combattants allemands tombés sur le front de l'Artois. C'est le plus grand cimetière militaire allemand de la Première Guerre mondiale sur le sol français. Il a été réaménagé entre 1975 et 1983 par le *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge*. 44 833 soldats y sont inhumés. Les tombes sont matérialisées par des croix noires qui portent pour la plupart 4 noms. Une fosse commune rassemble plusieurs milliers de soldats dont une petite partie a pu être identifiée.

La conception des cimetières allemands s'appuie sur la notion de communion entre l'Homme et la Nature, inspirée par la mythologie des pays germaniques. Les sépultures s'insèrent de façon harmonieuse dans leur environnement en laissant libre cours au développement de la végétation.

RD 937 – 62580
Neuville-Saint-Vaast
Longitude : 2.751855 –
Latitude : 50.343310



Le Mémorial canadien sur la crête de Vimy.



La carrière Wellington à Arras.

Le lieu historique national du Canada de la crête de Vimy

Dominant le Bassin minier, la crête de Vimy constitue une position essentielle de la défense allemande lors du conflit. C'est sur ce point haut que le gouvernement canadien érige un ensemble monumental à la mémoire de ses 66 000 soldats morts au combat pendant la Première Guerre mondiale. Œuvre de Walter Seymour Allward, ce mémorial commémore plus particulièrement la bataille du 9 avril 1917 au cours de laquelle les Canadiens ont repris la crête. Inauguré en 1936, il est devenu le symbole de la naissance de la nation, tant cette victoire a marqué l'Histoire du Canada.

À proximité du monument, Des tranchées de l'ancien champ de bataille ont été préservées et sont accessibles au public ainsi qu'une partie des souterrains ayant servi lors de la bataille. Un centre d'interprétation apporte les clés de lecture indispensables pour saisir l'implication canadienne dans le conflit.

*RD 55 – 62580 Vimy
Longitude : 2.772847 –
Latitude : 50.379060*

La carrière Wellington à Arras

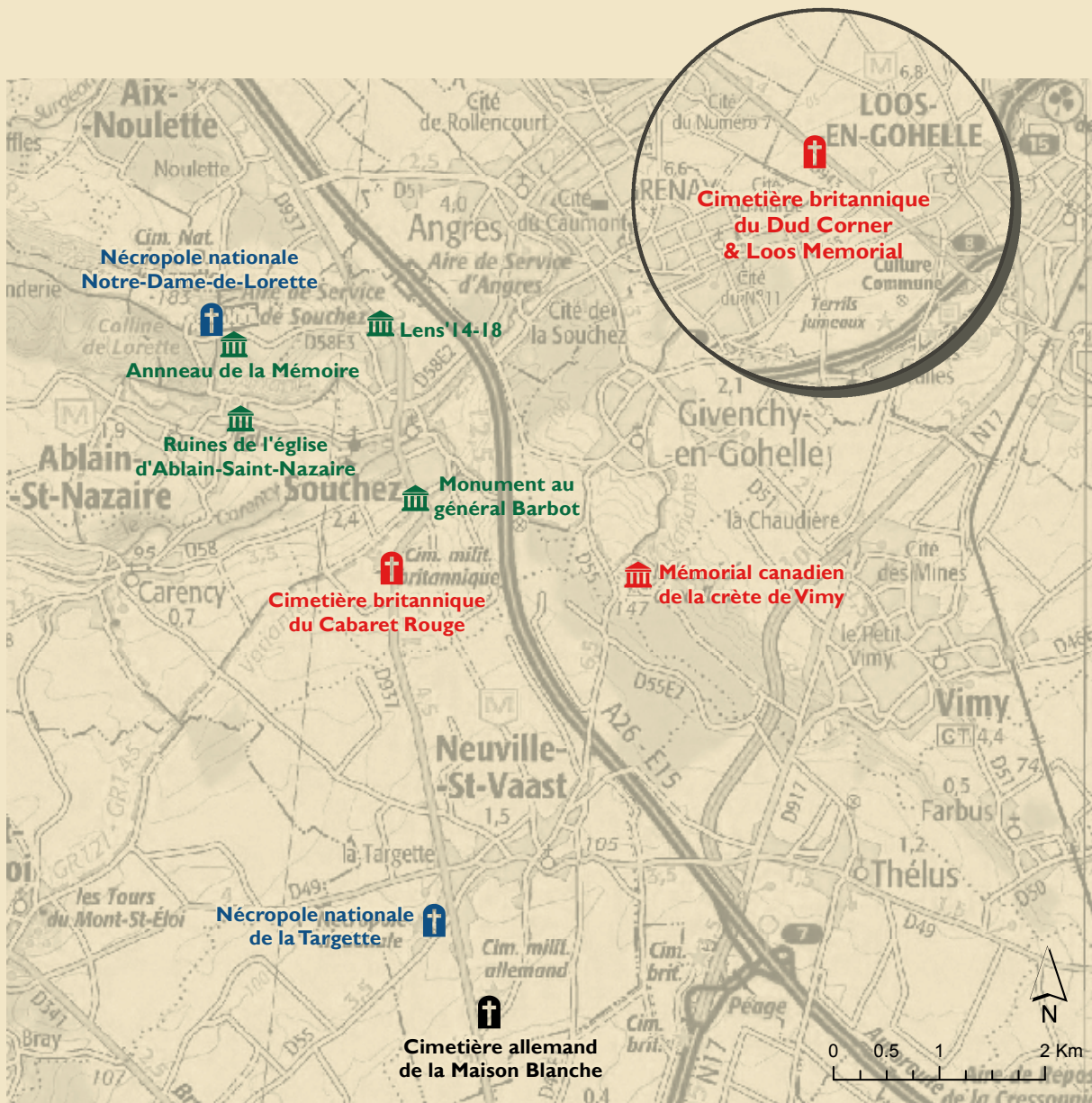
En novembre 1916, les Britanniques décident d'utiliser les carrières d'extraction de craie situées sous la ville afin de créer un véritable réseau de casernes souterraines, capables d'accueillir jusqu'à 24 000 soldats. Lieu stratégique et lieu de vie, la carrière baptisée Wellington par les sapeurs néo-zélandais préserve le souvenir de milliers de soldats cantonnés sous terre à quelques mètres de la ligne de front avant de s'élancer sur le champ de bataille le 9 avril 1917.

Une visite audio-guidée et encadrée par un guide-accompagnateur permet aux visiteurs de découvrir le site situé à 20 m de profondeur.

*Rue Arthur Delétoile
– 62000 Arras
Longitude : 2.782433 –
Latitude : 50.280695*

Le Pays d'art et d'histoire de Lens-Liévin

Principaux sites de mémoire sur l'ancienne ligne de front



Glossaire

Abside : partie saillante généralement située à l'extrémité est d'une église, dans le prolongement axial du chœur. L'abside peut être semi-circulaire ou polygonale.

Absidiole : abside de taille plus modeste, abritant généralement un autel secondaire.

Ambon : tribune, souvent sous forme de pupitre, placée à l'entrée du chœur dans une église, où se tient le prêtre pour lire les saintes écritures.

Arts and Crafts : mouvement artistique réformateur né en Angleterre à la fin du 19^e siècle, s'appuyant sur un retour aux valeurs de l'artisanat et des savoir-faire traditionnels en réaction à l'industrialisation naissante.

Autel : table située dans l'église pour célébrer les messes et l'eucharistie.

Baie géminée : baie divisée en deux parties égales, le plus souvent au moyen d'une colonnette.

Béton Fibré à Ultra haute Performance : béton caractérisé par une durabilité et une résistance exceptionnelles. Matériau privilégié pour les ouvrages d'art, tours monumentales etc.

Campo-santo : sorte de cloître composé de galeries couvertes.

Corps d'armée (CA) : unité militaire. Un corps d'armée français comprend deux divisions d'infanterie, un régiment d'artillerie, un régiment de cavalerie, deux régiments d'infanterie de réserve et des unités auxiliaires (ex. brancardiers, intendance...) soit environ 40 000 hommes.

Denticule : motif ornemental de section carrée (dent) utilisé en frise généralement sous une corniche.

Ecoinçon : ouvrage de menuiserie ou de maçonnerie établi à l'intersection de deux pans de murs.

Imperial War Graves Commission puis Commonwealth War Graves Commission (CWGC) : organisme indépendant fondé en 1917 chargé de la création puis de l'entretien des cimetières du Commonwealth lors de la Première Guerre mondiale puis de la Seconde Guerre mondiale.

Maître-autel : autel principal situé dans le chœur d'une église, en opposition aux autels de moindre importance dits secondaires.

Mandorle : forme en amande (mandorla en italien) dans laquelle s'inscrit une figure (ex. christ ou vierge).

Pierre de Lavoux : pierre calcaire provenant des carrières de Lavoux dans la Vienne (86), réputée notamment pour la finesse de son grain.

Plein-cintre : terme qui caractérise un arc ou une voûte dont la courbe correspond à un demi-cercle parfait.

Romano-byzantin : style architectural qui s'est développé à la fin du 19^e siècle et au 20^e siècle empruntant à la fois au style roman et à l'art byzantin.

Tesselle : petit fragment de céramique utilisé pour composer des motifs de mosaïque.

Tympan : espace situé au-dessus d'une ouverture, entre le linteau et l'arc.

Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge (VDK) : Service pour l'entretien des sépultures militaires allemandes est une association fondée en 1919 afin de créer et d'entretenir les sépultures de guerre allemandes de la Première Guerre mondiale puis de la Seconde Guerre mondiale.

Directeur de la publication :

Sylvain Robert,
Président de la Communauté
d'Agglomération
de Lens-Liévin

Conception et rédaction :

Laurence Pottier,
Service Pays d'art et d'histoire de la
Communauté d'Agglomération
de Lens-Liévin

Remerciements :

Communauté d'Agglomération de
Lens-Liévin : Frédéric Cousin, Yann
Cussey, Laura Descamps, Christine
Drobjak, Grégory Galvaire, David
Pierru ; Direction Régionale des
Affaires Culturelles : Colette
Dréan, Olivier Liardet ; Archives
départementales du Pas-de-Calais :
Lionel Gallois, Alice Leblanc ;
Archives départementales du Nord ;
Archives municipales de Lens :
Aurélié David ; Archives du diocèse
d'Arras : Audrey Cassan ; Direction
de la Mémoire, du Patrimoine
et des Archives du Ministère de
la Défense : Liliane Chanson,
Guillaume Pichard, Marie-Christine
Nicolas ; Comité Régional du
Tourisme Nord – Pas de Calais :
Edouard Roose ; Office de Tourisme
d'Arras : Laurence Mortier ; Service
archéologique de la ville d'Arras :
Alain Jacques ; Service d'Animation
du Patrimoine de la ville de Lille :
Chantal Zamolo ; les architectes
Philippe Prost et Pierre-Louis
Faloci ; Ossuaire de Douaumont.

Ouvrage édité avec le soutien
du Ministère de la Culture et de
la Communication, Direction
Régionale des Affaires Culturelles

Illustrations :

© Archives départementales du
Pas-de-Calais : p. 2 BHC 462 ; p. 5
n°1 4Fi 1849 ; p. 6 n°1 5Fi 1/34 ; n°2
BHE 45/1 ; p. 8 n°2 BHE 45/1 ; p. 9
n°1 5Fi 1/117, n°2 5Fi 1/123, n°3 5Fi
1/133 ; p. 10 n°2 8Fi 692 ; p. 11 n°1
48 Fi 84, n°3 BHE 45/2 ; p. 12 n°1
4Fi 3792, n°2 BHC 462 ; p. 13 n°1 et
2 42 J 273, n°3 BHC 462 ; p. 14 n°2
3Fi 710 ; p. 16 n°1 42 J 275 ; p. 26
n°3 BHC 462 ; p. 29 n°1 BHC 462,
n°2 42 J 333, n°3 4Fi 3559

© Archives départementales du
Nord : p. 14 n°1 136 J 32 ; p. 15 n°1
136 J 152, n°2 136 J 32 ; p. 17 n°3
136 J 154 ; p. 18 n°3 136 J 152 ; p. 21
n°3 136 J 152 ; p. 27 n°4 30Fi 364

© Archives municipales de Lens :
p. 11 n°2

© Archives du diocèse d'Arras :
p. 13 n°4 6 V 53 ; p.17 n°1 6 V 50 ;
p. 26 n°2 CH 2-7

© Collection BDIC : p. 10 n°1 fonds
Vallois

© OTPLL / Matthieu Brard : p. 16
n°2 ; p. 17 n°2 ; p. 19 n°2 ; p. 21 n°2 ;
p. 27 n°2 ; p. 30 n°2 ; p. 34 n°1 et 2 ;
p. 35 n°1 ; 4^e de couverture en haut

© Coll. particulière E. Roose : p. 5 n°2

© Ossuaire de Douaumont : p. 20 n°3

© Jacques Robert – Ministère de
la Défense SEDAC / SGA / DMPA :
p. 30 n°1

© Service archéologique de la ville
d'Arras : p. 32 n°2

© C situation et ensemble : p. 35 n°2

© Mémorial de Notre-Dame-de-
Lorette /AAPP Philippe Prost / Conseil
régional Nord – Pas de Calais : p. 31
n°1 et 2

© Agence Pierre-Louis Faloci
architecte : p. 33 n°1 et 2 ; 4^e de
couverture en bas

© Communauté d'Agglomération
de Lens-Liévin (Yann Cussey,
Grégory Galvaire, Laurence Pottier)
pour toutes les autres photographies /
Cartes : p. 4 et 7 réalisées à partir
du guide Michelin des champs
de bataille en Artois.

Photos de couverture :

1^{ère} de couverture :

vue d'ensemble de la nécropole
et de l'Anneau de la Mémoire

4^e de couverture

en haut : mosaïques

de la coupole de la chapelle

en bas : Lens'14-18 – Centre

d'Histoire Guerre et Paix à Souchez

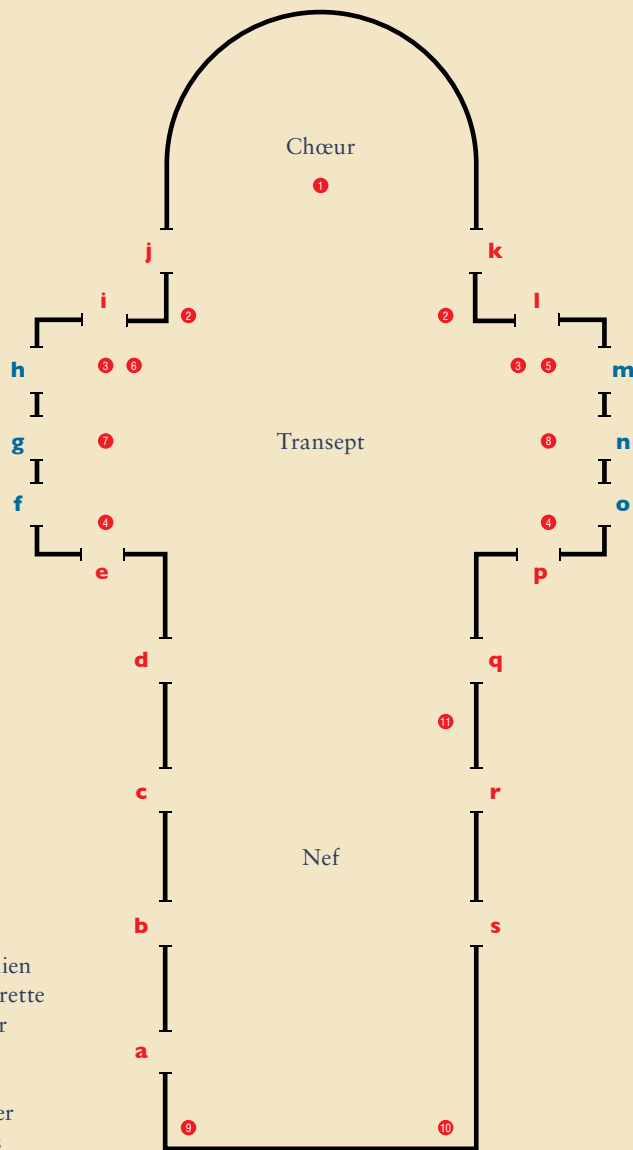
Graphisme :

Agence Audace, Lens,
sur la base d'une conception
de LM communiquer.

Impression :

L'Artésienne, Liévin.

Plan schématique de la chapelle



Mobilier, statuaire et plaques commémoratives

- ① Maître-autel
- ② Ambons
- ③ Autels latéraux
- ④ Confessionnaux
- ⑤ Triptyque de Notre-Dame-de-Czestochowa
- ⑥ Christ de Carency
- ⑦ Tombeau de Monseigneur Julien
- ⑧ Statue de Notre-Dame-de-Lorette
- ⑨ Plaque dédiée à Louis Mercier
Directeur de la compagnie
des mines de Béthune
- ⑩ Plaque dédiée à François Faber
- ⑪ Croix de Louise de Bettignies

Vitraux

(en bleu les vitraux britanniques)

- a** Blasons des villes épiscopales d'Arras, Boulogne-sur-Mer et Saint-Omer
- b** Charlemagne et le baptême de Toudoun en 796
- c** Philippe-Auguste et la bataille de Bouvines en 1214
- d** Saint-Louis et la bataille de Taillebourg en 1242
- e** Sainte-Geneviève, patronne de Paris
- f, g, h** Sainte-Jeanne d'Arc et les allégories du Souvenir et de la Gloire
- i** La France Combattante
- j** Sainte Barbe
- k** Notre-Dame de la Paix
- l** La France Triomphante
- m, n, o** Saint-Georges, patron de l'Angleterre et des anges survolant les tombes des soldats
- p** Sainte-Jeanne d'Arc et la victoire à Orléans
- q** Godefroy de Bouillon et Pierre l'Ermite prêchant la croisade
- r** Charles Martel et la bataille de Poitiers en 732
- s** Sainte-Clotilde, reine des Francs et la bataille de Tolbiac en 496 (ou 506)

Le label Pays d'art et d'histoire est attribué par le Ministère de la Culture et de la Communication aux collectivités engagées dans une politique globale de protection et de valorisation du patrimoine auprès du public.

Les Villes et Pays d'art et d'histoire constituent un réseau national qui permet l'échange des expériences les plus innovantes.

À proximité, Boulogne-sur-Mer, Cambrai, Lille et Roubaix bénéficient de l'appellation Ville d'art et d'histoire, Saint-Omer de l'appellation Pays d'art et d'histoire.



**Pour plus d'informations
sur le patrimoine local
et les activités du Pays
d'art et d'histoire :**

Communauté
d'Agglomération
de Lens-Liévin
21 rue Marcel Sembat BP 65
62 302 LENS Cedex
03 21 67 13 54

*paysdartetdhistoire@
agglo-lenslievin.fr*

Nécropole nationale
française et mémorial
international de
Notre-Dame-de-Lorette :
RD 58 E3 – 62153
Ablain-Saint-Nazaire
Longitude : 2.722260 –
Latitude : 50.399648

**Pour plus d'informations
sur le tourisme de mémoire :**

Office de Tourisme et du
Patrimoine de Lens-Liévin
58 rue de la gare
62300 LENS
03 21 67 66 66

*info@tourisme-lenslievin.fr
www.tourisme-lenslievin.fr*

Chemins de Mémoire 14-18
Nord – Pas de Calais :

*www.cheminsdememoire-
nordpasdecalais.fr
www.remembrancetrails-
northernfrance.com*

